

## REVUE MENS

Article : « DES SPECTACLES DE VARIÉTÉS À SAINT-HYACINTHE ET DE L'ARRIVÉE DE LA TÉLÉVISION, 1950-1968 »

Auteur : Guy Gaudreau

### ÉVALUATEUR-ÉVALUATRICE 1

**Recommandation : à publier après modifications majeures**

#### *Commentaire général*

Texte digne d'intérêt, qui ouvre une fenêtre sur les spectacles de variétés dans les années 1950 à Saint-Hyacinthe. La difficulté première du texte est sa mise en *pertinence* et sa *problématisation* introductives.

L'auteur note que les spectacles de variétés ont fait l'objet de peu de travaux, ce qui fonderait l'intérêt de sa recherche. Il nous semble s'agir là d'une *pertinence minimale*, mais insuffisante: l'auteur profiterait à nous expliquer pourquoi il importe de savoir comment se faisaient et à quelle fréquence se tenaient les spectacles de variétés, *a fortiori* à Saint-Hyacinthe. Là encore, qu'il s'agisse d'une ville à moins d'une heure de Montréal et où se trouvent deux journaux, ne nous semble pas une raison suffisante pour choisir d'étudier cette ville.

L'auteur fournit toutefois au fil du texte, et surtout à la fin, quelques raisons d'étudier les spectacles de variétés, à Saint-Hyacinthe. Nous lui suggérons de les annoncer d'entrée de jeu, de les *problématiser* davantage, et d'y répondre clairement: a) ville vs région: les spectacles de variétés ont-ils duré plus longtemps en région? Si oui, si non, pourquoi? ; b) quel est l'impact de la télévision, de Télé-Métropole, sur ces spectacles?; c) approfondir le contenu: qu'est-ce qui intéressait les gens à l'époque, qu'est-ce qui les divertissait? La popularité des humoristes, que souligne l'auteur, est très intéressante, et il serait d'intérêt d'en savoir plus; d) en plus de Montréal, l'auteur peut-il offrir quelque élément de comparaison avec d'autres villes, notamment de région, afin que le lecteur ait une véritable compréhension de l'enjeu sociétal?

## ÉVALUATEUR-ÉVALUATRICE 2

### **Recommandation : à publier avec modifications**

À n'en point douter, le sujet est intéressant et la recherche, rigoureusement menée. Hormis quelques coquilles ici et là, le style est clair et efficace dans l'ensemble. Seul hic: l'effort de problématisation me paraît insuffisant. À mes yeux, un article scientifique ne peut se justifier sur la seule base que « ça n'a pas été fait ailleurs ». Encore faut-il préciser en quoi, d'un point de vue méta-analytique, est-ce si important de le faire... Non sans surprise, il en résulte dans ce cas-ci un texte qui se déroule quasi strictement sur le plan descriptif. On sent que sous prétexte d'objectivité et de neutralité axiologique, l'auteur a préféré « étaler » ses données sans se soucier de leur donner un sens ou une signification globale (alors pourtant que l'article contient quelques intuitions intéressantes, notamment sur le rôle de la télévision ou encore, sur l'expression d'une « culture populaire » à travers le burlesque). S'il faut saluer une fidélité aux documents d'archives, force est toutefois de constater que l'auteur arrive difficilement à s'élever au-dessus de ceux-ci pour oser une interprétation ou une analyse novatrice. Bref, ça manque de souffle et de saveur. Comme l'a bien dit Dumont, à l'exigence de vérité, s'adjoint celle de la *pertinence*. Je ne suis pas convaincu que la seconde soit bien servie en l'occurrence.

Cela dit, je suis conscient que certains pourraient diverger d'opinion avec cette critique, qui est peut-être trop dure. C'est pourquoi, malgré ce sévère bémol, j'estime qu'il peut être publié moyennant certaines modifications. Comme je le disais, il y a une vraie recherche derrière ce travail ainsi que certaines intuitions qui mériteraient sans doute d'être davantage déployées.

### ÉVALUATEUR-ÉVALUATRICE 3

Voilà un sujet intéressant qui nous sort un peu des sentiers battus. À partir du dépouillement de deux journaux locaux, l'auteur entend réfléchir à l'offre de services culturels (en ce cas-ci le spectacle de variétés) dans une région située assez près de Montréal pour tirer profit des prestations les plus prestigieuses, mais assez loin pour que la programmation présente des différences et des distorsions révélatrices d'une culture régionale. La période couverte va de 1950 à 1968 : elle présente l'avantage d'être dans une zone historique où l'automobile et le téléphone sont dotés d'un réseau avantageux, permettant contacts et déplacements de personnes physiques; dans une zone également où sont créés les deux principales chaînes de télévision montréalaises, Radio-Canada (1952) et Télé-Métropole (1961). Partant d'un peu avant et allant d'un peu plus loin, l'auteur espère mesurer l'impact de ces télévisions, de la seconde surtout, sur l'offre de spectacles à Saint-Hyacinthe.

Cependant,

L'article n'est pas très bien écrit. La structure d'ensemble et celle des paragraphes sont bonnes, mais la synthèse laisse à désirer. L'article est traversé par une certaine confusion terminologique et méthodologique qu'il importe de nettoyer avant toute publication. J'encourage fortement l'auteur à y penser, car je crois que cet article offre un intérêt réel pour l'histoire de la culture populaire, centrée sur une histoire du spectacle vivant, jusqu'à présent pas beaucoup écrite, et sur une histoire de la vie culturelle hors de Montréal (pas beaucoup écrite non plus).

La confusion terminologique débouche sur une confusion méthodologique: l'auteur parle de théâtre burlesque et de cabaret, mais ne parle pas de spectacle de variétés ou de vaudeville à l'américaine, qui est succession de numéros variés, voire du music-hall, spectacle plus musical (et certainement moins dramatique que le burlesque). On pourrait demander à l'auteur de clarifier et de distinguer plus clairement ces diverses pratiques (je ne crois pas que Michel Louvain ait jamais frayed avec le burlesque; avec le cabaret oui, avec les variétés, certainement, avec le vaudeville, peut-être). Je crois pour ma part que nous n'avons pas besoin de ces dénominations qui appartiennent à l'histoire de la culture montréalaise. Peut-être l'auteur de l'article pourrait-il décrire la composition des spectacles, distinguer s'il y a lieu entre les prestations dans les salles de cinéma, les cabarets, les hôtels, voir si le lieu désigne une typologie particulière, préciser comment les

choses changent quand elles changent. L'article serait plus clair et le lecteur n'aurait pas à contorsionner son esprit en tentant de faire entrer le spectacle de variétés dans une forme de burlesque qui est déjà alors décadente. Autrement dit, abandonner la quincaille des désignations toutes faites et nous donner à voir la nature des spectacles maskoutins, qui ont peut-être des formes hybrides intéressantes à offrir.

Ainsi, p. 9, l'auteur écrit : « Si le burlesque agonise à Montréal, il n'a pas dit son dernier mot en région. » Il reprend ici les propos de Chantal Hébert qui avait noté la déperdition du genre à Montréal dès après la crise économique, déperdition que confirme la vente du théâtre de la Poutine en 1953. Toutefois, il ne résulte pas de cette affirmation que les spectacles de variétés agonisent en même temps que le burlesque qui coûtait trop cher à produire : fallait payer les costumes, les décors, les acteurs, la ligne de danseuses – les variétés ne fournissent pas ce genre de choses. Le burlesque opère sur la base d'une troupe, avec le système des emplois. Les promoteurs de tournée embauche une troupe pas des personnes isolées. Au contraire, les variétés sont à contrat, les numéros peuvent varier d'une ville à l'autre. La note 24 ajoute à la confusion alors qu'elle suffirait pour justifier que l'on éliminât le mot «burlesque» de l'article. En tout cas, tant que la confusion des désignation durera, le lecteur ne parviendra pas à saisir les transformations qui secouent ces spectacles à Saint-Hyacinthe dans les années 1950. À l'œil, je vois bien qu'il y en a et j'aimerais que l'auteur le voit aussi. Il devrait faire sienne sa proposition, page 12 : «examiner les soirées de cabaret maskoutain sur une longue période afin de cerner son évolution, ses transformations et ses choix quant aux artistes invités.»

La périodisation : Pourquoi 1950 ? Les cinémas sont antérieurs (1916 et 1937), les premiers relevés aussi (1938). Je note qu'ouvre alors une nouvelle salle, mais encore ? Page 8, l'auteur écrit : « il n'y aurait pas encore de formule cabaret à Saint-Hyacinthe au début des années 1950 ». Alors pourquoi 1950 ?

Le tableau p. 21 est illisible. Peut-on le présenter autrement ?

P. 21, apparaît le mot «humoristes» pour désigner quoi ? Surtout que la phrase suivante est imprécise : «La popularité de ces derniers ne date pas d'hier.» Ce qui semble dire que les humoristes d'hier sont les même qu'aujourd'hui et si c'est le cas, on voudrait bien savoir de quand date leur popularité, et quel est leur rapport au burlesque ou aux variétés.

P. 22 : «on peut s'étonner que Jean Duceppe soit venu six fois au début des années 1960. C'est peut-être oublier que le théâtre ne fait pas vivre son homme, que Duceppe fut également un animateur radiophonique très populaire, qu'il était président de l'Union des artistes et un comédien apprécié pour son rôle de Stan Labrie dans *Les Plouffe*, diffusé jusqu'en 1959.» Il y a ici un télescopage d'idées qui est problématique. D'une part, on dit que le théâtre ne fait pas vivre son homme, ce qui est vrai. Il est du même coup suggéré que la radio et la télévision font vivre l'acteur, ce qui est vrai aussi. Ni l'une ni l'autre raisons n'explique pourquoi Duceppe va à Saint-Hyacinthe.

Le lien entre les variétés et la télévision est tout à fait plausible, mais il reste ténu. Le fait qu'il s'agisse de la télévision de Télé-Métropole est logique. Il faudrait ajouter un paramètre et en tout cas préciser, dans l'ensemble de ce dossier, le rôle de la nouvelle industrie du disque de chanson populaire (industrie dont on considère habituellement qu'elle se structure en 1957, qui est aussi la date du début de carrière de Michel Louvain). Les chanteurs populaires ne se produisent plus seulement à l'hôtel; leur spectacle exige autre chose. L'article fait allusion aux boîtes à chansons, ce qui est sans doute vrai, mais celles-ci réunissent des chansonniers plutôt que des chanteurs pop. Dans les années soixante, on se produit aussi dans les hôtels, dans les arénas (les Classels font ce genre de chose) et dans les nouvelles salles qu'ont léguées les célébrations du centenaire de la confédération (salles de cégeps, salles de séminaires devenus cégeps, centres culturels). Y a-t-il quelque chose à dire de cette situation, à laquelle la page 25 fait allusion, sans développer. Y a-t-il quelque chose à dire aussi de la télévision en couleurs ? Je suis assez convaincue, comme l'auteur, que Radio-Canada en 1952 n'a pas l'influence qu'on lui prétend sur le spectacle. Ce n'est pas une raison pour ne pas expliquer en quoi Télé-Métropole est plus dangereux pour l'industrie du spectacle en région. Le rôle de TM est affirmé plusieurs fois, mais jamais vraiment défini. Et je ne suis pas sûre que cela se résume aux salaires offerts aux chanteurs.

Enfin, a-t-il quelque chose à dire, des conclusions à tirer, sur la structure territoriale de la culture au Québec? Du lien entre la métropole et les régions? De l'autonomie (ou non) des régions face à Montréal? La conclusion pourrait être plus intéressante déjà avec les données recueillies.

L'article aura besoin d'une solide révision linguistique.

